

Flâneries nocturnes

Je ne cesse de me retourner frénétiquement. Je cherche désespérément un échappatoire à cette cellule invisible dont les barreaux s'enfoncent autour de mon lit.

Ma tête cogne, mon corps étouffe. Le drap que j'enlaçais jusqu'alors dans l'espoir de trouver du réconfort devient un parasite, se collant de manière insupportable contre ma peau désormais moite.

Le poids de cette nuit pèse sur moi. Elle m'opresse. Le cycle reprend. Mon cerveau me hurle de m'endormir tout en me forçant à rester éveillée.

Le silence est assourdissant. Avec lui surviennent les bruits que nous ne devrions entendre, ces grésillements dans nos oreilles, ces crépitements provenant des murs dont les causes nous effraient uniquement durant les heures sombres.

Alors je plonge dans l'abîme, et m'y perds.

Mon esprit pioche dans un choix de réflexions folles, celles qui s'imposent à nous au beau milieu de la nuit.

Je suis propulsée vers les situations malheureuses ou honteuses que j'ai vécues ces dernières années. Les motifs, les conséquences, les hypothèses et les visages oubliés se superposent. Qu'aurai-je dû dire? Qu'aurai-je dû faire? Pourquoi moi? Pourquoi nous? Tout un scénario de ma vie passée et de ma vie hypothétique prend forme dans mon esprit. Les événements se superposent, les sujets se succèdent. En quelques secondes, la remémoration d'une parole me conduit vers un visage, et ce visage m'en mène à un autre.

Puis le trajet continue et me mène vers le manque. Les souvenirs désagréables font place aux pensées nostalgiques. Mes émotions sont, plus qu'à n'importe quel moment, exacerbées. Un vide se creuse, tout doucement. Je pense alors à une situation rêvée, idéale ou dramatique. Je pense à ce que je n'aurai jamais pu imaginer en d'autres circonstances. Un instant, un endroit, une personne. Je les désire avec ferveur, prête à bondir hors de mon lit pour les rejoindre, mais désespérément liée à celui-ci.

Puis vient la mélancolie. L'inspiration philosophique et artistique qu'elle inspire, les réflexions qu'elle amène. Finalement, je me complais dans cette solitude, celle qui m'attristait une minute auparavant me pousse à réfléchir. Paradoxalement, ce malheureux sentiment me plaît, il m'apporte. Tous ces désirs ardents, je me complais à les ressentir, sachant pertinemment qu'ils n'auront plus jamais lieu.

Mais la vie est courte, finalement, je le sais bien. Pourquoi ne pas briser les chaînes qui me retiennent?

A cet instant précis, j'ai envie d'écrire ce que je ressens, je veux utiliser les mots comme armes libératrices, j'ai également besoin de lire ces mêmes sentiments, exprimés par quelqu'un d'autre.

La solitude, je la trépasse. La tristesse, je l'injure. Seule, comme ci le monde entier s'était endormi, m'abandonnant, je m'imagine danser, enlacer, embrasser. Mes membres frissonnent, mon cœur palpite. Je veux les voir, je veux le voir, je veux qu'ils m'enlacent et qu'ils m'emmènent loin, très loin. Mon corps réclame une cigarette, une étreinte, un regard, n'importe quoi qui puisse lui faire ressentir quelque chose. La gorge, la peau, le cœur ne demandent qu'à brûler d'une autre flamme que celle qui les consume en ce

moment.

J'ouvre les yeux, j'éloigne brutalement les draps qui me torturent. Je reste un instant allongée sur le dos, presque nue, contemplatrice de l'obscurité. Tout en restant dans cette position, j'allume mon téléphone et le place tout contre mon oreille. Le volume très bas, la chanson qui en émane me murmure les émotions que je ne saurais avouer, elle construit mon univers tout en détruisant les murs dont j'ai inconsciemment porté chaque pierre. Je me lève et erre au beau milieu de ma chambre, hésitante. Je marche tout doucement jusqu'à ce que mes pas se libèrent, puis mes hanches, mes bras, et enfin ma tête. Mes gestes languissant accompagnent la musique et la voix féminine satinée qu'elle porte.

Mes pieds me guident en dehors de la pièce, ils se parent d'une paire de chaussures pendant que mes mains s'emparent des clés de voiture. Habillée d'un simple manteau, je sors, m'installe, et roule. Comme dans ma chambre, comme dans mon esprit, tout est désert. Je n'ai plus besoin d'écrire quand un paysage retranscrit si bien ce que je ressens.

Personne sur la route. Ma raison me hurle de me concentrer, s'échappe quelques secondes et réapparaît brutalement lorsqu'une manœuvre doit être effectuée. Laisser mes rêveries accaparer mon esprit à cet instant précis après tant de lutte pour leur échapper serait ironique.

Désertique. Perdue au milieu des champs, engagée dans un chemin sinueux, je ralentis, et coupe le moteur.

Seule au milieu de cette immensité nocturne, je suis minuscule.

Je sors, et m'allonge sur le sol boueux dont la saleté m'importe peu. J'observe les étoiles particulièrement perceptibles vues d'ici. Qui suis-je, en deçà d'elles? Pourquoi rester mélancolique quand ces dernières m'apprennent que je ne suis pas grand chose? Le meilleur moyen d'être heureux, c'est de ne plus penser. Faisons cela, fermons les yeux et ressentons. Juste ressentir.

*

Je n'y arrive pas. Je les vois, là, juste devant moi. Je suis là, moi aussi. J'ai dix-huit ans. Eux aussi. Les trois garçons fument dans la voiture. La fumée commence à m'étrangler, alors je sors, la petite bouteille de rhum à la main. Ici, nous sommes tranquilles. Au milieu des champs, personne ne nous entend hurler de rire, personne ne sent l'odeur des joints qui ne cessent de tourner. Une heure, deux heures, puis finalement une nuit entière.

Nous nous sommes approprié cette nuit. Ce n'est pas la première. Elle est calme, douce, sans embûche. Nous discutons, fumons, buvons. Et, bien que nous soyons encore très jeunes, nous nous souvenons. Nos parents, à tous les quatre, furent à cette même place vingt ans auparavant.

Je marche, la tête levée vers les étoiles, toujours. Je me sens libérée de toute angoisse. Nous sommes notre propre refuge. Une fois par semaine, tous ensemble au milieu d'un rien. Nous n'avons peur de rien.

Nous aurions pu venir à pieds. Le village se trouve à seulement cinq minutes de marche. Mais cette nuit là était beaucoup trop froide. La voiture nous abritait, nous isolait et nous protégeait.

De toute façon, il ne buvait jamais. Il ne pouvait rien arriver sur deux minutes de trajet.

Je m'allonge sur le sol.

La personne que j'étais et celle que je suis, dix ans plus tard, cette fois-ci seule en ce lieu, se mêlent. Trop longtemps séparées, nous ne me devenons qu'une. Mes muscles se raidissent. Nous les entendons toutes les deux, ils nous appellent.

Il veut me faire une blague. Il veut me faire croire qu'ils m'abandonnent.

Il allume le moteur, et sort du champs en marche arrière.

« On va se barrer sans toi si tu restes allongée là ! » Ils rigolent bruyamment en entendant mes menaces ridicules.

La voiture sort du champs. Elle s'arrête au milieu de la route, sans doute pour mieux revenir.

Ils ne sont toujours pas revenus. Et moi je les attends, toujours allongée au même endroit.

Il ne buvait jamais, mais le conducteur qui arrivait en face, si. Les deux voitures se croyaient chacune seules, au beau milieu de cette campagne déserte. A plus de cent trente kilomètres heure sur cette route, notre vieille et petite voiture ne pouvait qu'être engloutie.

Je hurle, personne ne m'entend.

*

J'ouvre les yeux. Mon corps refuse de partir, de les quitter. Une fois par an, mes émotions deviennent incontrôlables, sans doute à cause de ma culpabilité. Durant cette nuit, tant redoutée, tout me pousse à les rejoindre.

Le ciel s'éclaircit. Les tons roses orangé apparaissent. Je me demande si je me suis endormie, ou si j'ai trop pensé. Ma dixième visite se clôt sous l'aurore. Les voitures qui me dépassent ralentissent. Je leur souris humblement, oubliant que je porte uniquement mon manteau. Une camionnette s'arrête. Le vieux monsieur me reconnaît, et me demande si tout va bien. Il faut être vigilante, vous savez, même au beau matin. Je le rassure et le remercie.

Je monte dans ma voiture, en manœuvrant de manière minutieuse. Je respire. Le soleil transperce la voiture et apporte une chaleur et une luminosité réconfortantes. Je roule.

Je nous aperçois tous les quatre, attendant sous l'arrêt de bus. Nous avons douze ans, la première fois. Je tourne à gauche et passe devant le petit parc prenant place au centre du village. Là, nous avons quinze ans, les premières cigarettes en mains. Je continue tout droit vers la sortie du village, de l'autre côté. Je longe les dernières maisons. Nous sommes ici aussi, devant ce garage. Il a dix-huit ans et vient d'avoir son permis. Je l'embrasse, et nous montons tous à l'intérieur, fiers de pouvoir commencer notre première escapade, impatients de découvrir toutes les autres.

1432 mots